BLAISE ET BABET,

O U

LA SUITE DES TROIS FERMIERS,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, MÊLÉE D'ARIETTES,

Par M. MONVEL.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, devant Leurs Majestés, à Versailles, le 4 Avril, & à Paris le 30 Juin 1783.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, Place de la Comédie Italienne.

Et chez le PORTIER de M. Baudeau de Belleville, rue Saint-Honoré, vis-à-vis l'Hôtel de Noailles.

M. DCC LXXXVIII.

Avec Approbation & Permission.

PERSONNAGES.

M. DE BELVAL, *Seigneur du lieu*, M. Granger.

BLAISE, *fils de Delorme & amant de Babet*, M. Michu.

JACQUES, *fils de Mathurin*, M. Narbonne.

DELORME, *Fermier*, M. Menier.

MATHURIN DES VIGNES, *Fermier de M. de Belval*, M. Roziere.

LOUIS, *mari de Louise*, M. Philippe.

BABET, *fille de Jacques*, Mme. Dugazon.

ALIX, *femme de Jacques*, Mme. Gontier.

LOUISE, *fille de Jacques*, Mme. Trial.

LE TABELLION, M. Favart.

JEANNETTE.

LUCAS.

PLUSIEURS PAYSANS ET PAYSANNES.

La Scene est dans un Village de la Bretagne.

BLAISE ET BABET,

OU

LA SUITE DES TROIS FERMIERS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Paysage; à droite est la Maison de Jacques; à gauche, vis-à-vis de la porte, est un petit Bosquet, où se trouve une table & quelques chaises; Babet y est assise, & fait des bouquets, qu'elle met dans une corbeille. L'Aurore commence à paroître. A côté de la porte de Jacques est un petit banc de pierre.

SCENE PREMIERE.

BABET, *seule.*

On a ben raison d'dire que l'amour est un bon réveil matin..... Et c'est ben pis, quand à st'amour-là, i'se mêle un ptit brin d'jalousie. On n'dort pu.... on s'agite.... on est toujours.... Ah mon Dieu ! mon Dieu ! i'n' fait pas encore jour.... & j'ai eu le temps d'dégarnir not jardin, mais de l'dégarnir.... qu'on n'y trouveroit pas tant seulement une tulipe.... Et tout ce tintouin-là, qu'est-ce qui me le baille ? c'est Blaise.... Ah ! j'ai ben du chagrin ! stapendant j'crois, sans vanité, que j'sis pu jolie qu'sa Lisette.... Mais j'n'y veux pas songer, ça m'fâcheroit trop.... Achevons nos Bouquets.... C'est demain la Fête à mon Grand-Papa.... j'la lui souhaiterons tretous aujourd'hui.... Personne que moi de la maison n'y a pensé.... V'là des bouquets pour tout l'mond.... En f'rai-je un pour Blaise ?...

Pauvre Babet ! . . . tu te consultes . . . . & tu en meurs d'envie. . . . Allons . . . . fais, fais . . . . c'est un ptit moment de plaisir, il faut en profiter.

ROMANCE.

C'est pour toi que je les arrange ;
Cher Blaise, reçois de Babet
Et la rose & la fleur d'orange,
Et le jasmin & le muguet.
N'imite pas la fleur nouvelle,
Dont l'éclat ne dure qu'un jour.
Que ta flamme soit éternelle ;
Pour moi, ma vie est mon amour.

II. COUPLET.

Si je cessois d'être la même,
Si mon teint perdoit sa fraîcheur,
Ne vois que ma tendresse extrême ;
Ne me juge que sur mon cœur.
Souviens-toi que la fleur nouvelle
Ne vit & ne brille qu'un jour,
Mais que ma flamme est éternelle,
Pour moi, ma vie est mon amour.

Le méchant ! hier au soir il m'avoit tant promis qu'au point du jour, i's'roit sous mes f'nêtres ! Voyez comm'il arrive ! . . . J'entends du bruit . . . . je crois q'c'est li. . . eh ben, j'aurai ma revanche. . . . Tu m'as fait attendre . . . . attends à ton tour. . . . . Tu me fais endêver... endêve, endêve.

(*Elle ramasse les Bouquets & le reste des Fleurs, remet le tout précipitamment dans la corbeille, rentre chez elle, & ferme brusquement la porte.*)

SCENE II.

BLAISE, *seul, arrivant tout essouflé, & s'essuyant le front.*

BABET ? . . . Babet? . . . Ba ! c'étoit ben la peine de courir si fort . . . . de se mettre hors d'haleine. . . . Moi qui avois si peur d'la faire attendre. . . . elle dort encore. . . . I'n'est pas étonnant qu'al n'soit pas éveillée. . . Stapendant je n'dors pas moi. . . . Et m'est avis qu'i n'fait pas pu jour pour moi, q'pour elle. Et m'vlà. . . ste p'tite ingrate ! . . . p't'être qu'à présent el pense à Nicolas. . . .

Hier pendant pu d'une demie heure elle a jasé avec li. J'faisions semblant d'causer avec Lisette, & j'prêtions l'oreille d'leur côté tant que j'pouvions.... I'n' m'a pas été possible de rien entendre.... Ah ! j'ai ben du souci.

(*Il fait quelques pas du côté de la porte.*)

Ecoutons.... J'n'entends rien.... Faut l'appellér.

ARIETTE.

Babet....c'est moi;
Réveille-toi.
Babet, Babet, c'est ton amant fidelle,
Réponds-moi donc, viens, c'est moi qui t'appelle.
Drés l'point du jour, j'viens tout courant
Pour t'apporter ce biau ruban.
Il est d'la couleur qui t'plait tant.
Si't'fait plaisir, j'en s'rai benaise;
Viens le r'cevoir des mains de Blaise.
Tu n'viens pas, & vlà l'jour,
J'n'aurons pas l'temps d'parler d'amour.

Al n'paroit pas.... Ah ! que j's'rois en colere, si je n'aimois pas tant !... Mlle Babet.... Mlle Babet.... vous êtes ben jolie.... Mais si vous n'venez pas ben tôt.... Blaise s'en ira.... Oui, j'vas m'en aller.... C'est dit... j'va m'en aller.

(*Il va s'asseoir sur un banc de pierre qui est à côté de la porte & dessous la fenêtre.*)

Quand al s'éveillera, al ouvrira sa f'nêtre.... Ouvre, ouvre.... Il n'est pu temps, Blaise est en allé.

(*Babet ouvre tout doucement le volet de sa fenêtre.*)

Al s'ra ben attrapée.... Mais je l'ferai aussi, moi; c'est ce qui me fâche.

(*Babet lui jette une fleur; il ne fait pas semblant de s'en appercevoir.*)

Ah ! la vlà à la parfin.

SCENE III.

BABET, BLAISE.

BABET.

Blaise?

BLAISE.

Oh ! gn'y a pu d'Blaise pour vous, Ma'm'selle.

BABET.

Eſt-ce qu'il n'm'entend pas ! M'eſt avis pourtant que j'crie aſſez haut... Blaiſe !

BLAISE.

Non morguenne, je n'lev'rai pas la tête... quoiqu'j'en aye ben envie.

(Babet ſe retire; Blaiſe, après un inſtant de contrainte, leve doucement la tête.)

Al a fermé la f'nêtre ?... C'eſt perdre biantôt patience... & après ça, al dira qu'al m'aime.

(Il ſe retourne; apperçoit Babet à côté de lui; il a un mouvement de joie; mais toute de ſuite il reprend l'air piqué.)

Pardienne, Ma'm'ſelle, c'eſt ben joli... Vous m'donnois rendez-vous hier au ſoir... Il y a une heure que j'ſis ici.... Une bonne heure que j'crie, Babet, Babet.... Enfin une heure que j'm'égoſille... ſans q'ça me profite de la moindre choſe.

BABET, *d'un air aſſez indifférent.*

Faut croire, Monſieu, que je n'vous ons pas entendu.

BLAISE.

J'ons ſtapendant crié aſſez fort; & ſi j'navions pas eu peur de réveiller ton pere & ta mere, j'aurions encore crié ben autrement.

BABET.

Dam !... faut ben q'chacun ait ſon tour.... Quand on m'fait attendre, j'prends ma revanche... Oh ! je n'ſis pas ingrate, moi.

BLAISE.

Et moi auſſi, Ma'm'ſelle, j'prends ma revanche. D'abord... ſoyez ſûre que j'ſis ben fâché, ben en colere contre vous, & tenez... Je n'ſais pas comment vous m'avez trouvé encore ici; car j'crois que j'm'étois en allé.

BABET.

Vous auriez tout auſſi ben fait, Monſieu; car je n'm'apperçois tant-ſeulement pas q'vous y êtes.

BLAISE, *voyant le bouquet que Babet tient caché ſous ſon tablier.*

Qu'equ'c'eſt que c'bouquet-là, Ma'm'ſelle ?

BABET, *retirant le bouquet de deſſus ſon tablier.*

C'eſt un bouquet, Monſieu.

BLAISE.

Il eſt d'bon matin pour en recevoir ou pour en donner.

BABET.

Gn'ya bon matin qui tienne, quand les choſes ſont plaiſir.

(Elle voit le ruban qui ſort de la poche de Blaiſe.)

Pourriais-vous m'dire quoiq'c'eſt q'c'ruban-là, Monſieu ?

BLAISE.

C'eſt un ruban, Ma'm'ſelle.

BABET.

I'm'paroît q'pour en donner ou pour en r'cevoir ; le bon matin n'vous fait rien.

BLAISE.

Mais, com'vous dites, quand les choſes ſont plaiſir, l'heure n'y fait rien.

BABET.

Il eſt d'une jolie couleur.... Le mettrez-vous à vot chapiau... ou bien ſi j'aurons le plaiſir de l'voir ſur la tête de Liſette ?

BLAISE.

Il eſt d'taille l'bouquet.... Nicolas l'port'ra à ſa boutonniere... ou j'aurons la ſatisfaction de l'voir à vot côté.

BABET.

Mais vlà l'jour v'nu tout à fait. Vlà l'heure où les filles du village menent leurs troupeaux dans la prairie. Liſette y s'ra ; m'eſt avis q'vous n'êtes pas ben ici, Monſieu.

BLAISE.

J'penſe com'vous, Ma'm'ſelle.

(Ils marchent comme pour s'en aller, & ſe trouvent l'un à côté de l'autre au milieu du théatre.)

DUO.

BLAISE *ſoupire.*

Ah !

BABET *ſoupire.*

Ah !

BLAISE.

Vous qui m'aviez fait ſerment
De m'aimer tendrement,
Vous devenez infidelle.

BABET.

Vous qui me juriez ſi ſouvent
De m'aimer conſtamment,
A vos yeux Babet n'eſt plus belle.

BLAISE.

Non, Babet, tu n'es plus belle.

BABET.

Je n'fis plus belle !
Allez, perfide amant.

BLAISE.

Blaife un perfide amant !

BABET.

Portez donc le ruban bien vîte.

BLAISE.

Nicolas attend le bouquet.

BABET.

Mais allez donc bien vîte.

BLAISE.

Oh ! j'vous entends, Ma'm'fel' Babet.
Il vous tarde que je vous quitte.
Adieu, adieu, Ma'm'fel' Babet.

BABET.

Vous reftez ! que dira Lifette ?

BLAISE.

Verriez-vous venir Nicolas ?

BABET.

Ah ! s'il v'noit, que j's'rois fatisfaite !

BLAISE.

Eh ben, Ma'm'fel', moi je m'en vas.

TOUS DEUX.

Cœur infidele, cœur volage,
Ne vous gênez pas davantage.

BLAISE.

Babet, vous pleurez.

BABET.

C'eft que j'n'y penfe pas.
Mais vous pleurez auffi.

BLAISE.

C'eft que j'm'en vas.

BABET.

Lifette a donc pour vous bien des appas.

BLAISE.

Et vous, n'aimiez-vous pas
Monfieur Nicolas ?

BABET.

Je l'aimions d'fi bon courage !

BLAISE.

Adieu donc mon mariage.

ENSEMBLE.

Cœur infidele, cœur volage,
Ne vous gênez pas davantage.
Cœur infidele, cœur volage.
Ne vous gênez pas davantage.

BABET.

Vlà l'bouquet, cœur infidele.

BLAISE.

Vlà l'ruban, cœur endurci.
à part.
Il étoit, il étoit pour elle.

BABET.

Je ne l'avois fait que pour lui.

TOUS DEUX.

Cœur infidele, cœur volage,
Ne vous gênez pas davantage.

SCENE IV.

BABET, *seule.*

VA, méchant, va, je n't'aime plus... j'sens ça ; car j'sis d'une colere... Si j'les rencontre jamais, lui & ste ptite Lisette... je n'sais pas c' que leu f'rai.

(*Elle ouvre la porte de la ferme, & reprend la corbeille.*)

J'm'en vas serrer tout ça.

(*Elle regarde de tout côté, comme si elle cherchoit une place pour déposer la corbeille.*)

Qui est-ce qui auroit dit ça de lui ? ... Eh ben ! autant c'en s'roit si j'étois sa femme... Ous que j'vais donc avec ste corbeille ? ... Il m'a si fort partroublée, que je n'sais pu c'que j'fais.

(*Elle pose la corbeille à terre, & regarde le bouquet, objet de la dispute, qu'elle a toujours tenu à la main.*)

Le voilà c'maudit bouquet.

(*Elle s'attendrit.*)

Je l'avois fait pour toi.

(*Elle le jette dans la corbeille avec dépit.*)

Tu n'lauras pas.

(Elle regarde le bouquet, le reprend; sa voix est étouffée par les sanglots, & à la fin du couplet, elle rejette le bouquet dans la corbeille.)

Il n'y a pas une fleur là dedans qui n'mait fait penser à toi... Va donner ton ruban, tu n'auras pas mon bouquet... j'n'en f'rai pu pour toi... j'n'en f'rai pu de ma vie... j't'aimois... eh ben, je n't'aime plus.... j'te hais; j'te déteste; je n's'rai pas ta femme... tu ne f'ras pas mon mari... peut-être que j'en mourrai d'chagrin... tant mieux... j'varrons comm'tu prendras ça.

SCENE V.

ALIX, BABET.

ALIX.

Eh ben, ptite fille, quoi que vous faites donc là? Qué q'c'est donc q'tout c'tapage de fleurs? Ah, mon Dieu! que d'bouquets!... Eh mais!... quand ce s'roit pour une noce... Quel étalage! queu confusion! Ah! j'm'apperçois ben q'ma pauv' Louise n'est pu ici.... c'est st'elle-là qui me ressemble, qui a d'l'ordre... Eh ben, Ma'm'selle, parl'rez-vous?... me direz-vous c'que tout ça signifie? A cinq heures du matin, avant qu'i' gn'yait personne de levé!... Al n'parl'ra pas au moins, al n'parl'ra pas.

BABET.

Mais, ma mere, comment voulois-vous que j'parle? vous parlois toujours.

ALIX.

Ste ptite impertinente! j'parle toujours! j'parle toujours!... Est-ce que tu voudrois faire com'ton pere? m'empêcher de parler? heim? j'voudrois voir ça...,
Paix, Ma'm'selle, paix; veux-tu ben te taire?

BABET.

Eh mais, je n'dis rien.

ALIX.

Ça ne fait rien, tais-toi toujours.... Eh ben! pourrons-je ti savoir à quoiqu'tout ça doit sarvir?

BABET.

Mais, ma mere, vous avez donc oublié...

ALIX.

Oublié ! oublié ! moi ? eſt-ce que j'oublie queuque choſe ? qu'eſt-ce que j'ai oublié, ptite raiſonneuſe ?

BABET.

Et la fête à mon grand papa.

ALIX.

Heim ?

BABET.

De qui eſt-ce la fête demain ?

ALIX.

Ah mon Dieu ! j'crois q't'as raiſon, . . eh oui, t'as raiſon, mon enfant; viens, que j't'embraſſe... le 15 de juillet... c'eſt demain la fête de c'bon papa... eh ben, j'n'y avois pas penſé ... c'eſt q'jai tant d'affaires... car, Dieu merci, ton pere, toi, toute ſte maiſon, vous me baillez un tintouin, une peine . . . faut avoir une tête comme la mienne pour y t'nir . . . ce pauv'cher homme ! queu plaiſir il aura de r'cevoir nos bouquets ! ah ! j'li baillerai l'mien de ben bon cœur.

BABET.

Mon pere l'a oubliée auſſi.

ALIX.

Ton pere ? ah ! pardine, je l'crois ben. . . Si je n'penſois pas à tout, moi. . . Ton pere, ton pere ! . . . Eh mais, Babet, qu'as-tu donc ? t'as l'air triſte, t'as les yeux rouges . . . t'as pleuré, mon enfant.

BABET.

Oui, ma mere, j'ai pleuré.

ALIX.

Et pourquoi ?

BABET.

C'eſt Blaiſe qui en eſt cauſe.

ALIX.

Comment donc ? conte-moi ça, ma ptite Babet, conte-moi ça.

BABET.

Vous ſaurez donc, ma mere, qu'hier au ſoir. . .

ALIX.

Eh mon Dieu ! c'eſt tout ſimple ... j'devine, j'devine . . . gnya toujours du grabuge entre les amoureux... mais on s'rac'mode.

BABET.

Non, ma mere, j'ſis fâchée pour toute ma vie.

ALIX.

C'eſt donc ben ſérieux ?

BABET.

Oh oui, & je n'veux pu m'marier.

ALIX.

Prends garde à c'que tu dis là, au moins.

BABET.

J'veux reſter fille.

ALIX.

Ça n'eſt pas poſſible.

BABET.

J'en fais ſerment.

ALIX.

Ma'm'ſelle, i'n'faut jamais promettre c'qui n'dépend pas d'ſoi de t'nir.

BABET.

Blaiſe eſt un perfide... il en conte à Liſette.

ALIX.

Et d'où ſais-tu ça ?

BABET.

J'l'ai vu de mes propres yeux.

ALIX.

Ah ! le ptit ſcélerat !

BABET.

Et pas pu tard qu'hier... Tenez, ma mere...

CHANSON.

Liſe chantoit dans la prairie,
En faiſant paître ſon troupeau :
Blaiſe à ſa voix bientôt marie
Les doux ſons de ſon chalumeau.
Le frippon ſuivit la coquette ;
Il la ſuivit juſqu'au hameau,
En eſſayant ſur ſa muſette
La chanſon que chantoit Liſette.

II. COUPLET.

En s'en retournant au village,
Elle lui jetta ſon bouquet.
Il le refuſa ; mais je gage,
Pour le remettre à ſon corſet.
Il le rendit à la coquette,
L'attacha d'un air ſatisfait,

Et répéta sur sa musette
La chanson que chantoit Lisette.

III. COUPLET.

Le soir on dansa sur l'herbette;
Blaise & moi nous dansions tous deux;
Mais il me quitta pour Lisette
Qui vint se mêler à nos jeux.
Il s'en fut avec la coquette,
Le plaisir brilloit dans ses yeux.
En eût-il eu si sa musette
N'eût jamais fait chanter Lisette?

ALIX.

Ma pauv' Babet!... ma pauv' ptite Babet! & t'as souffert ça... Allons, allons... j'devions faire vos fiançailles dans la semaine : vlà qu'est fini; pu de mariage... je vas trouver le pere de s'ptit libartin.

BABET.

Ce s'ra ben fait.

ALIX.

Et j'li dirai : vot fils est un vaurien qui en conte à toutes les filles.

BABET.

Qui joue de la musette pour stelle-ci, du flageolet pour stelle-là.

ALIX.

Ma fille est ma fille; il lui faut un mari à elle toute seule, entendez, M. Delorme?... Oh! n'aye pas peur? tu ne l'épouseras pas.

BABET.

J'en serois ben fâchée.

ALIX.

Faut avertir ton pere d'ça, & sur l'champ... J'sis d'une colere...

BABET.

Ma mere, vlà M. Delorme... Blaise est avec lui.

SCENE VI.

DELORME, BLAISE, ALIX, BABET.

BLAISE.

LA vlà, mon pere; elle est avec sa mere.

DELORME.

A ça, tu ne l'aimes pu, c'est ton dernier mot?

BLAISE.

Moi, j'aimerois mieux mourir que d'être l'mari d'une perfide com'ça.

DELORME.

Pis que t'as pris ton parti, laisse-moi faire, j'aurons bentôt fini.

(*Delorme s'approche d'Alix & de Babet. Alix a l'air fort en colere. Babet a l'air piqué. De tems en tems, elle regarde en-dessous le petit Blaise, qui s'avance lentement, & dont le maintien est fort embarrassé.*)

Bon jour, voisine, vot sarviteur. Eh ben, comment ça va ti aujourd'hui ? Ste santé, comment la gouvernois-vous ?

ALIX.

Faut-il l'demander ? Parguenne, j'crois que j'nai pas l'air malade. J'sis encore d'âge à m'ben porter; & j'f'rai ensorte q'ça dure long-tems... Comment je m'porte !

DELORME.

I'm'paroît qu'al n'a encore grondé parsonne d'aujourd'hui; j'sis arrivé au bon moment.

ALIX.

M. D'lorme, faut que je vous dise que vot fils...

DELORME.

J'viens vous en parler, & vous dire que vot fille...

ALIX.

Babet n'a rien d'caché pour moi; al m'a tout dit, ste pauvre enfant.

DELORME.

C'est com'cheux nous, il m'a tout conté, le pauv' garçon.

ALIX.

N'faut pas vous imaginer, après tout c'que j'sais de ce ptit libartin-là, que j'li baillerai ma fille en mariage.

DELORME.

J'aimerois mieux, jarnigué, moi-même épouser Babet, que d'souffrir que mon fils devienne son mari.

ALIX.

J'vous la baillerois plutôt cent fois, que d'permettre qu'al fût un moment la femme de s'ptit vaurien-là.

DELORME.

J'laissons l'champ libre à M. Nicolas; & s'il le faut, j'dant'rons à sa noce; n'est-ce pas, mon ami ?

BLAISE.

Je n'ai pas envie d'danſer, mon pere.

ALIX.

Il peut épouſer Mlle. Liſette, quand il lui plaira; j'irons chercher les ménétriers, pas vrai, Babet?

BABET.

Je n'ſais pas ous qu'il y en a, ma mere.

DELORME.

J'vous rends vot parole.

ALIX.

Et moi, la vôtre.

DELORME.

J'reſterons toujours amis quoiq'ça.

ALIX.

Pardine, c'eſt tout ſimple, eſt-ce vot faute à vous, s'ils ceſſons d'ſ'aimer?

DELORME.

Touchez-là, ma voiſine.

ALIX.

De grand cœur, mon voiſin.

DELORME.

Et q'nos jeunes gens en faſſions autant. A toi, Blaiſe; t'es l'garçon, c'eſt à toi d'faire les premiers pas.

ALIX.

Ne r'cule pas, ma fille; il y va d'ton honneur.

DELORME.

Dis avec moi... Ma'm'ſelle...

BLAISE.

Ma'm'ſelle.

ALIX.

Répete c'que j'vas dire... Monſieu...

BABET.

Monſieu.

DELORME.

Je n'vous aime pu.

BLAISE.

Je n'pourrai jamais dire ça, mon pere; j'ſis trop en colere.

ALIX.

Je n'ſonge pas pu à vous que ſi vous n'étiez pu au monde.

BABET.

Ah! j'ſis trop fâchée pour pouvoir dire ça, ma mere.

DELORME.

Et n'vous avisez pas d'changer d'ſentimens, à préſent q'tout eſt fini.

ALIX.

Quand bien même i'reviendroit tourner autour de toi, j'te défends d'li répondre jamais un mot d'douceur.

DELORME.

Al aura beau te faire les doux yeux : j't'ordonne d'oublier qu'al a dû être ta femme.

ALIX.

Qu'eſt-ce qu'i' dit donc avec ſes doux yeux? Parguienne, il eſt bon, M. Delorme; on f'ra les doux yeux à ſon fils... On n'veut rien d'li ni d'vous. Vous êtes un impertinent, un vieux fou; c'eſt moi qui vous l'dis, moi, moi... Allons, ptit libartin, décampez, & que je ne vous voye jamais ici, ou... vous aurez affaire à moi... Les doux yeux... J'ſis dans une colere... Et vous, pourquoi reſtez-vous là! Je ne veux pas q'vous y ſoyez. Allez là dedans, Ma'm'ſelle, & tout à l'heure.

(*Babet ſort en pleurant.*)

BLAISE.

Mon pere...

DELORME.

Va t'en, va t'en... Eh là, là, voiſine, n'vous échauffois pas tant, ça dérangeroit ſte belle ſanté.

SCENE VII.

JACQUES, DELORME, ALIX.

JACQUES.

ALIX, (*ſans être vu*) Babet, Alix... (*paroiſſant*) Ous qu'al ſont donc fourrées?... Ah! vous vlà? Gny a une heure que j'crie comme un ſourd; eſt-ce que vous n'm'entendiois pas?.. C'eſt toi, compere? Tant mieux, j'déjeûn'rons enſemble. Sois l'ben venu.

DELORME.

Oui, j'ſis arrivé à temps pour me faire gronder.

JACQUES.

Eh ben, tu m'as ſauvé ça. Al s'eſt levée avant moi; t'es le premier qu'al a rencontré, t'es le premier qu'al a grondé; c'eſt tout ſimple, une autrefois j'aurai mon tour...

tour... Oh ! c'est une femme qui a de l'ordre ; rien d'pardu avec elle, tout se r'trouve.

ALIX.

Faut conv'nir que j'sis un esprit ben difficile, une humeur ben incommode, une femme avec qui on ne sauroit vivre.

JACQUES.

Eh non ; morgué, je n'dis pas ça. Gny a près d'quarante ans que j'sis au monde, quoiq'i'gny en ait que dix-neuf que tu sois ma femme : ... tu m'grondes ; mais je n'm'en porte pas pu mal : tu m'boudes ; mais je n'en perds pas l'appétit ; & ; pourvu q'ça dure encore une cinquantaine d'années com'ça, j'te laissons tes coudées franches.

ARIETTE

Ah l'bon temps ! quand tout le long du jour
Nous nous faisions l'amour !
Ah ! la fripponne !
Comm'al faisoit la bonne !
Mais à présent,
C'est un peu différent.
Toujours grondant, toujours criant,
Contrariant, déraisonnant ;
Al vous sourit, al vous tracasse ;
Al vous boude, al vous embrasse ;
C'est un mouton,
C'est un démon.
Mais maugré ça, j'faisions bon ménage ;
Pourquoi cela ? c'est que j'nous aimons biau.
Quand je l'entends gronder, crier, faire tapage ;
Tout cela ne me fait rian.
Quand on le veut, femme s'appaise.
J'ai le secret d'la rendr' bien aise.
C'est en multipliant les tendresses,
C'est en multipliant les caresses,
Qu'on met sa femme à la raison,
Qu'on a la paix dans sa maison.

ALIX.

N'écoutois pas ça, Monsieur Delorme... Fi ! q'c'est vilain de révéler com'ça les secrets du ménage !... Mais c'est pas d'ça dont i's'agit ; gn'y a queuque chose de ben pu important sur l'tapis : Babet reste fille.

JACQUES.

Ah, ah ! c'est fort, ça.

DELORME.

Et Blaise reste garçon.

JACQUES.

Ah ça, plaisantois-vous ?

DELORME.

Non morgué, tout est rompu... & chacun d'son côté peut faire l'choix qui lui plaira. T'entends ben ça, compere !

(Il fait des signes à Jacques.)

JACQUES.

Comment ! Blaise & Babet... Eh non, je n'entends pas.

DELORME, *continuant de faire des signes.*

Comment ! tu n'conçois pas qu'ils s'aimions, & qu'ils n's'aimions pu ? stapendant, c'est ben facile à comprendre.

(Il fait encore un signe.)

JACQUES.

Ah oui, oui... J'comprends à présent... Eh ben, vlà qu'est donc dit ?... Not femme, sais-tu si not bon pere est levé ? Faut aller li dire bon jour ; & pis, nous déjeûn'rons.

ALIX.

Je n'sais pas s'il est éveillé, mais nos bouquets sont prêts toujours.

JACQUES.

Des bouquets ! & pourquoi ?

ALIX.

Queu quantiéme est-ce que j'tenons aujourd'hui ? Et queu fête est-ce demain ?

JACQUES.

Ah jarni ! tu m'y fais penser ; c'est celle de not pere.

DELORME.

Morgué oui, c'est sa fête. Mais n'faut pas croire que gny ait q'vous qui y ayez songé. En venant ici, j'ons trouvé une bande de jeunes gens... Ce soir... vous varrez.

JACQUES.

Femme, faut des ménétriers... Q'j'allons nous en donner !

ALIX.

Et moi donc ? Com' j'allons danser ! Com' j'allons nous trémousser !... Compere, j'vous retiens, vous s'rez mon m'neux ; vous n'êtes pas com'lui, un grand

indolent, qu'un rien fatigue. Vive Alix ! ni travail, ni tracas, ni peines, rien n'la rebute... Mais aussi l'plaisir... Oh dame ! i' s' présente, j'en laisse pas ma part aux autres... *à Jacques.*) Ah ! t'auras beau dire... Mais laiss'-moi donc, ma femme, j'sis las... Oh ! faudras q'tu danses ; & tu dans'ras.

JACQUES.

Eh ben, ma femme, j'dans'rons. Compere, j'nous r'layerons... S'ras-tu contente ?

ALIX.

Ah ! vlà not bon papa.

SCENE VIII.

MATHURIN, DELORME, JACQUES, ALIX.

JACQUES.

Vous vlà habillé de bonne heure, mon pere ! Ous que vous avez donc été ?

DELORME.

Bon jour, M. Mathurin.

MATHURIN. (*Il les embrasse.*)

Bon jour, mes amis, je viens de chez le Tabellion.

JACQUES.

De chez le Tabellion ! Et pourquoi si matin ?

MATHURIN.

C'est que j'ons reçu hier au soir une lettre de M. de Belval.

LES TROIS AUTRES.

De not bon maître ?

MATHURIN.

Eh oui ; la vlà, & j'allons la lire en déjeûnant.

JACQUES.

Allons, femme, apporte-nous à déjeûner ; apporte deux bouteilles.

MATHURIN.

Apportes-en trois, ma fille, & du bon ; il en faut aux vieillards.

SCENE IX.

MATHURIN, DELORME, JACQUES.

MATHURIN.

Et ous qu'eſt donc ma ptite Babet ?.. & le ptit Blaiſe ?

JACQUES.

Ma fi, j'n'en ſais rien.

DELORME.

Ils ſont chacun dans un coin à déſeſpérer... Ils ſont brouillés... Le mariage eſt rompu.

MATHURIN.

Ba ! Et pourquoi ça ?

DELORME.

J'n'en ſais rien, ni eux non pu. Alix eſt ben en colere contre mon fils, & al n'ſait pas non pu pourquoi, mais al va toujours ſon train, com'ſi al avoit d'bonnes raiſons.

MATHURIN.

Et toi, Jacot, tu n'devines pas c'qui les chagrine, ces pauvres enfans ?

JACQUES.

Non, ma foi ; Delorme m'a fait ſigne, & j'ai dit com'lui.

DELORME.

Gny a d'la jalouſie ſur jeu ; ça ſ'roit le tourment d'leur vie, ſi on n'y mettoit ordre ; & pour les guérir, faut les laiſſer ſouffrir un peu.

MATHURIN.

Sont-ils ben furieux l'un contre l'autre ?

DELORME.

Oh, furieux !

MATHURIN.

Diſent-ils qui n's'aimions plus ?

DELORME.

Sans doute.

MATHURIN.

Bon ! avant la fin du jour ils s'ront raccommodés.

SCENE X.

ALIX, MATHURIN, DELORME, JACQUES.

ALIX, *ſuivie d'un garçon qui tient des verres, des bouteilles, &c.*

VLA le déjeûné.

MATHURIN.

Allons, mes amis, aſſeyons-nous ſous ſte feuillée... buvons & liſons.

DELORME.

Jarni ! la bonne matinée ! d'bon vin, & une lettre de M. de Belval.

JACQUES.

Buvons & liſons.

ALIX.

J'parie que j'devine c'qu'il nous écrit... j'gage q'c'eſt au ſujet... Ecoutons, écoutons... paix, paix, paix, tout l'monde.

MATHURIN, *ouvrant la lettre. Il a mis des lunettes pendant qu'Alix parloit.*

Voyons. (*Il lit.*) « Mon cher Mathurin, mon bon » & vieux ami, j'ai une excellente nouvelle à vous an- » noncer. Comme vous m'aimez, je ſuis ſûr que vous » partagerez ma joie. Je viens de gagner le procès que » j'avois perdu, & dont j'avois appellé. Je rentre dans » tous mes biens, & je jouirai doublement de ma for- » tune, puiſque je puis m'acquitter envers vous, & » vous témoigner ma reconnoiſſance.

DELORME.

Tant mieux qu'il ait gagné ſon procès.

TOUS.

Tant mieux.

MATHURIN.

Mais pourquoi parle-t-il de reconnoiſſance ?

JACQUES.

C'eſt nous qui l'y en d'vons, morgué, d'avoir ben voulu nous permettre de li être utile.

ALIX.

Sans doute ; mais ſte préférence-là nous étoit ben due, je crois.

MATHURIN.

Un moment, un moment, mon Alix. (*Il lit.*) « Ce » que j'attends de vous, mes chers amis, c'est que vous » m'aidiez à célébrer cet heureux événement. Vous rece- » vrez avec ma lettre, douze mille francs, que mon » valet-de-chambre vous comptera : vous en distribue- » rez six aux pauvres habitans chargés de famille, & que » leur travail nourrit à peine : vous choisirez ensuite six » des jeunes filles du village, les plus honnêtes, un » pareil nombre de garçons, sages & laborieux ; vous » les marierez ensemble, & vous leur donnerez, par » portions égales, les autres six mille francs.

ALIX.

Je choisirai les filles, moi ; ça me regarde. Il n'y en a pas une dans tout l'village dont je n'sache la conduite sur l'bout de mon doigt. Ah, queu satisfaction !

MATHURIN.

Laisse-moi donc achever, ma fille. (*Il lit.*) « Mais » j'exige que ce soit Blaise & Babet qui conduisent à » l'autel les nouveaux mariés, & que ce soit par eux » que commence la cérémonie ; &, pour dot, je leur » donne deux années de revenu de la terre dont vous » êtes fermier.

DELORME.

Le bon Seigneur !

ALIX.

Vous trouvais ça, Monsieur D'lorme ?... Eh ben ! ces deux années de r'venu-là ne s'ront pas plus pour vot libartin d'fils, que ma Babet : c'est une affaire finie q'ça.

MATHURIN.

Allons, ma fille, allons, ne t'fâche pas.

ALIX.

Me fâcher ! aujourd'hui ! ça n'est pas possible, cher pere.

MATHURIN.

Tant mieux, mon Alix, tant mieux. (*Il lit.*) « Vous » me verrez peut-être plus tôt que vous ne pensez. Adieu, » bon vieillard. Pierre, Jacques, Alix, Louis & Louise, » aimez toujours celui qui sera toute sa vie votre ami,

LE COMTE DE BELVAL. »

TOUS.

Ah, quel maître ! quel bon maître !

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE BELVAL.

BLAISE.

MON pere, mon pere, vlà Monſeigneur... vlà tout le village.

ALIX. *Elle arrange ſa coëffure.*

Déjà!... Ah mon Dieu, mon Dieu!... Babet... Babet... eh! allons donc... vlà Monſeigneur.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE BELVAL, PAYSANS ET PAYSANNES.

CŒUR DES VILLAGEOIS.

QUE chacun de nous s'empreſſe
A r'cevoir not bon Seigneur.
Je ſomm' tretous dans l'allégreſſe;
Je le r'voyons; ah! quel bonheur!
En nous comblant de ſes bienfaits,
Il rend tous nos vœux ſatisfaits.
Pour ſes enfans, que f'roit-il davantage?
A le r'garder en per' tout nous engage.
Il vient combler tous nos ſouhaits.
Qu'il vive à jamais.

LES JEUNES FILLES ET LES JEUNES GARÇONS.

Je vous r'mercions, not bon Seigneur,
De nous mettre en ménage;
Toujours d'la paix & du bonheur
Chez nous s'verra l'image.
Viv' not Seigneur, qui vient combler tous nos ſouhaits!
Qu'il vive à jamais.

M. DE BELVAL.

Mes chers amis, je ſuis bien ſenſible à l'amitié que vous me témoignez; mais ne me parlez point de reconnoiſſance; je ſuis aſſez payé de ce que je fais pour vous, ſi vous me regardez toujours comme votre pere & votre meilleur ami.

JACQUES.

Ah! Monſeigneur, faudroit être bien ingrat pour ne pas vous aimer.

ALIX.

Certainement; & tout l'monde penſe de même dans l'village; pour moi d'abord, Monſeigneur, moi, quand j'penſons tant ſeulement à vous... le cœur me bat... me bat... ah! jugez c'que c'eſt quand j'avons l'bonheur d'vous voir... oh dam! i'gnya pas de joie com'ça.

M. DE BELVAL.

Ma chere Alix, je ſuis bien aiſe de vous voir autant d'attachement pour moi.

BLAISE, *à part.*

La perfide! al n'me r'gard'ra pas, non.

BABET, *à part.*

Voyons s'il fait les yeux doux à Liſette.

M. DE BELVAL.

Mais Pierre, Louis & Louiſe, je ne les vois point,

JACQUES.

Ils habitent à préſent la ferme de Mathurin.

ALIX.

J'm'en vas vous conter ça, not bon Seigneur... Vous ſentez ben qu'à l'âge de not pere, il li faut tous nos ſoins... & j'nous en acquittons... oh dam! de tout not cœur; &, pour que rien n'li manque, j'l'avons prié de v'nir demeurer avec nous; c'qui fait qu'à préſent c'eſt mon frere Pierre, Louis & ma Louiſe qui ſont valoir la ferme que vous aviez confiée à Mathurin. Il y a ſix mois qu'ils y ſont, & vous voyez ben que vlà la cauſe pourquoi i'n'ſont pas ici.

JACQUES.

Mais, not femme, Monſeigneur l'ſait ben, j'venons de li dire.

ALIX.

Monſeigneur l'ſait? J'paris q'non.... N'eſt-ce pas, Monſeigneur, q'vous n'ſavez pas que j'ſis grand'mere?

M. DE BELVAL.

Non, je ne le ſavois pas.

ALIX.

Tu vois (*à Jacques*) ben que j'avois raiſon... (*à M. de Belval.*) Eh! vraiment oui, j'ſis grand'mere. Il y a ſix ſemaines que ma Louiſe nous a baillé un joli ptit marmot, à qui j'apprendrons d'bonne heure à vous aimer, ni pu ni moins que j'faiſons nous-mêmes.

M. DE BELVAL.

Je vous remercie, dame Alix, & je vous fais mon compliment, mes amis : je vois avec grand plaisir s'augmenter une famille d'honnêtes gens. Pour vous, ma petite Babet, je me souviens de ce que je vous ai promis. Blaise & vous, vous serez à la tête des filles & des garçons, & vous serez mariés les premiers. Vous vous aimez bien, & vous serez un couple charmant.

BABET.

Ah ! Monseigneur...

M. DE BELVAL.

Qu'avez-vous, mon enfant ?

BLAISE.

Ah ! si j'osois...

ALIX.

Ne t'flatte pas d'ça, ptit vaurien. Jamais, non, jamais tu n'l'épouseras ; & j'vas dire à Monseigneur q'tu n'es qu'un libartin... Oh !... Tu verras, tu verras com' je t'arrangerai.

BLAISE.

Eh ben, vous verrez aussi.

ALIX.

Tu raisonnes, je crois.

DELORME.

Paix donc, Monseigneur est là.

M. DE BELVAL.

Ma chere Alix, modérez-vous, je vous en prie. Vous affligez ce pauvre garçon.

ALIX.

Vous ne savez pas de quoi il est capable, Monseigneur ; & si je vous disois...

M. DE BELVAL.

Vous me le direz dans un autre moment... Mes amis... allons tous chez M. le Bailli, pour les six mariages que l'on fera ce soir. Ensuite, vous me suivrez au château, où nous ne penserons qu'à nous réjouir. Vous partagez ma joie, je veux partager vos plaisirs ; &, pour consoler ceux qui ne seront pas choisis, je leur promets qu'ils auront leur tour l'année prochaine.

TOUS.

Ah ! le bon maître.

(*Ils sortent tous, en chantant une partie du chœur qui est à l'entrée du Seigneur.*)

ACTE II.

Le théatre repréſente l'avenue du château de Belval. On voit le château dans le fond.

SCENE PREMIERE.

M. DE BELVAL, JACQUES ET MATHURIN.

M. DE BELVAL.

J'ÉTOIS impatient de me trouver ſeul avec vous, mes bons amis... Le Bailli, tous les habitans du village m'ont entouré pendant le chemin, & je n'ai pu me réſoudre à les affliger en me ſéparant d'eux.

JACQUES.

Être auprès de vous, Monſeigneur, eſt un ſi grand bonheur!...

MATHURIN.

Ils vous aiment tant!

M. DE BELVAL.

Ils ſont au château; profitons de ce moment de liberté, & parlons de ce qui nous regarde; c'eſt un ſoin trop cher à mon cœur pour le différer davantage... Il y a un an que dans ma détreſſe votre généreuſe amitié vint à mon ſecours. Votre famille & vous, mes bons amis, vous m'offrîtes à genoux & me forçâtes de prendre un bien acquis à la ſueur de votre front, & le fruit de ſoixante ans de travaux... Je prétends m'acquitter... m'acquitter, mes amis, mais non me dégager du tribu de reconnoiſſance que m'impoſa votre généroſité, & que mon cœur vous payera juſqu'à mon dernier ſoupir. — Voilà, en bons papiers la ſomme que vous m'avez prêtée.

MATHURIN, *avec attendriſſement.*

Eh! Monſeigneur, qui vous preſſe de nous rendre?

JACQUES, *avec attendriſſement.*

Not pere a raiſon, qui vous preſſe?

M. DE BELVAL.

Je le puis, mes amis; ma fortune eſt rétablie; le gain de mon procès me rend encore plus riche que je ne l'ai jamais été... (*à Jacques.*) Acceptez en outre cette foible preuve de mon amitié.

MATHURIN.

Eh ! notre bon maître, gardez ces biens pour quelques malheureux ; il y en a tant dans le monde qui n'ont pas le bonheur d'être vos vassaux !

M. DE BELVAL.

Dans mes malheurs, quand j'acceptai vos secours, ne vous trouvâtes-vous pas heureux ?

JACQUES.

Ce fut le plus biau jour de notre vie.

M. DE BELVAL.

Ne me privez donc pas aujourd'hui du même plaisir... C'est la dot de Louise. Vous voyez que c'est encore une dette dont j'ai bien tardé à m'acquitter.

JACQUES ET MATHURIN.

Ah not maître ! not bon maître !...

M. DE BELVAL.

Mes bons amis ! ... Mais dites-moi donc ce qui est arrivé à ma chere Babet ; bien loin d'avoir sa gaîté ordinaire, le bonheur des autres semble l'affliger.

JACQUES.

Monseigneur a trop de bonté ; ça ne mérite pas son attention.

M. DE BELVAL.

Pardonnez moi, mon ami... Je n'aime point à voir de la peine à personne, & sur-tout à ceux à qui je m'intéresse. Je veux faire cesser les chagrins de Babet, si cela dépend de moi.

MATHURIN.

Eh ben, Jacques, il faut tout dire à not bon maître, puisqu'il le permet.

JACQUES.

C'est qu'al est brouillée avec Blaise.

M. DE BELVAL.

Brouillée ! ... Et pourquoi ?

JACQUES.

La vlà, Monseigneur, la vlà ; i' n'faut pas parler d'ça devant elle.

M. DE BELVAL.

Cependant je veux tout savoir... (*bas*) Suivez moi.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS ET BABET.

(*Elle arrive tout doucement. Elle s'approche de son pere, & le tire par l'habit.*)

BABET.

MON pere, mon pere, écoutez-moi, je vous en prie.

JACQUES.

Je n'peux pas à présent, mon enfant; faut q'j'allions avec M. de Belval.

BABET.

Tant pis, mon pere; car c'est ben pressé.

JACQUES.

Ah ! c'est différent... Eh ben, attends-moi ici... Je tâcherai de m'échapper dans un ptit moment.

BABET.

Q'ça soit donc bentôt, mon pere; car, encore une fois, c'est ben pressé.

JACQUES.

Eh ben... Eh ben, je n'tardrai pas.

SCENE III.

BABET, *seule.*

PAUVRE Babet !... Pauvre Babet !... Qui m'auroit dit hier que M. de Belval viendroit aujourd'hui, & tout exprès pour marier six jeunes filles ? Qui m'auroit dit que Blaise & moi j'devions les mener, & q'ça devoit commencer par nous ?... Ah ! si j'avions pu nous en douter, je n'li aurions pas cherché querelle c'matin.... Quand j'pense à tout ça... Et ma mere donc... Oh ! elle est ben terrible, ma mere !... Com'elle a traité ce pauv' garçon ! & devant tout l'monde encore !... Aussi ça m'a fait une peine... Il n'a pas r'gardé Lisette une seule fois... J'ons ben pris garde... Si mon cher Blaise n'étoit pas coupable ... s'il m'aimoit toujours ... ah ! s'il v'noit se rac'moder ; j'aurois grand plaisir à li pardonner.

ROMANCE.

Entends ma voix ;
Viens, cher amant, mon cœur t'appelle.

Entends ma voix;
Babet chérit tes loix.
Plains mes tourmens:
Je fus jalouse, & non rebelle.
J'ai trop long-tems
Caché mes sentimens.
Trahirois-tu l'amour,
Quand j'y cede à mon tour?
Entends ma voix;
Babet chérit tes loix.

Quand on veut se contraindre,
L'amour fait tant souffrir!
Mon cœur qui sait mal feindre,
Sait mieux sentir.
Peut-être que le tien
A deviné le mien:
Mais peut-on ne rien craindre,
En aimant bien!

Entends ma voix;
Viens, cher amant, &c.

SCENE IV.

JACQUES, BABET.

(*Babet est absorbée.*)

JACQUES.

Eh ben, mon enfant, que m'veux-tu?

BABET, *revenant de sa rêverie.*

Ah! vous vlà, mon pere?

JACQUES.

J'n'ons pas pu quitter M. de Belval plutôt... Voyons... qu'as-tu à m'conter?... Ta mere t'a grondée, je parie.

BABET.

Grondée, mon pere?... C'est ben pis vraiment... Al ne veux pu que j'pense à Blaise.

JACQUES.

Gn'y a pas de mal à ça. Vous êtes brouillés; tout est rompu.

BABET.

Comment! tout est rompu?

JACQUES, *faisant semblant de se fâcher.*

Et t'as ben fait, ma fille... Un p'tit libertin...

BABET.

C'eſt ma mere qui l'appelle com'ça.

JACQUES.

Un impartinent qui plante là ma Babet ; & qui eſt ben gentille.

BABET.

C'eſt i'ben ſûr, mon pere ?

JACQUES.

Et ça pour aimer une Liſette . . . qui n'te vaut pas.

BABET.

Et d'où ſavez-vous ça, mon pere ?

JACQUES.

D'où je le ſais. . . C'eſt ta mere qui m'l'a dit, & elle tient ça d'une perſonne. . .

BABET.

Mais, mon pere, ſte perſonne-là p't'-être en aura dit pu qu'i'n'y en a.

JACQUES.

Oh que non ; c'eſt un qu'equ'un qui n'ſe trompe jamais.

BABET.

Ce qu'equ'un-là n'aime pas M. Blaiſe, ſûrement.

JACQUES.

Ah ! je ne ſais pas pour à ſt'heure.

BABET, *commençant à s'impatienter.*

Et n'peut-on pas ſavoir qui ſte perſonne . . . qui n'ſe trompe jamais ?

JACQUES.

Oui dà ; c'eſt une fille de not village. . . Une fille fort raiſonnable.

BABET *s'impatiente tout-à-fait.*

Mais ſon nom, mon pere ?

JACQUES.

Son nom ? Eh parguenne, c'eſt Babet des Vignes. . . La connois-tu ?

BABET, *d'un air honteux.*

Ah ! mon pere. . .

JACQUES, *un peu ironiquement.*

Eh ben . . . qu'as-tu ? . . . tu pleures ? . . . Eſt-ce que ſte Babet en a pu dit qu'il n'y en avoit ?

BABET.

J'crois qu'oui.

JACQUES, *d'un ton ferme.*

Comment donc ? Est-ce qu'il n'y avoit pas des preuves de c'qu'al disoit ?

BABET.

J'crois q'non.

JACQUES, *faisant semblant d'être fâché.*

En ce cas, elle a tort ... i'n'faut pas brouiller com'ça les familles, sans être ben sûr de son fait... (*en badinant.*) Eh ben ? te vlà ben honteuse... Tu n'oses lever les yeux ?

BABET.

Mon pere... Ah ! mon pere...

JACQUES.

Viens, ma ptite Babet... viens. Je n'veux pas t'gronder ; t'as assez d'chagrin... Mais, en bon pere, qui t'aime ben, je veux te faire sentir que tu t'es fait ben du mal par ta faute.

DUO DIALOGUÉ.

BABET.	JACQUES.
D'un dépit jaloux,	S'il est ton époux,
Ah ! je sis ben guérie.	Je crains ta jalousie.
Qu'il soit mon époux,	Un dépit jaloux
C'est ma plus douce envie.	Fait les maux de la vie.
Vous n'savez pas tout mon chagrin.	
Monseigneur avoit le dessein	Quel étoit donc ce dessein ?
De me voir à la tête	A la tête
De la fête qu'on apprête ;	De la fête !
Il n's'ra pu temps demain.	Je sens fort ben
Sentez-vous ben tout mon chagrin ?	Tout ton chagrin.

(*A la fin du duo, M. de Belval revient avec Mathurin.*)

SCENE V.

BABET, JACQUES, M. DE BELVAL ET MATHURIN.

(*M. de Belval paroît derriere les personnages.*)

JACQUES.

TRANQUILLISE-TOI, ma chere enfant, je te promets d'en parler à not bon maître.

BABET.

Ah oui, mon pere, je vous en prie; n'y a q'lui qui puiſſe arranger tout ça... car ma mere...

M. DE BELVAL.

Cette pauvre Babet !

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALIX.

ALIX.

MONSEIGNEUR, je vous cherchons par-tout. J'ai exécuté vos ordres. Ah dame, faut voir... Et je me flatte que je n'ai pas perdu de tems; car tout eſt prêt... Auſſi, quand je m'mêle de queuque choſe... Vous m'connoiſſez, Monſeigneur.

M. DE BELVAL.

Oui, ma chere Alix, je ſais que vous êtes très-entendue, que vous avez du goût, & ſur-tout une tête excellente ; c'eſt pourquoi je vous ai priée de vous charger de tout le détail de la fête.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE TABELLION, DELORME, BLAISE ET TOUT LE VILLAGE.

LE TABELLION.

MONSEIGNEUR, les contrats ſont faits, & nous attendons vos ordres pour les ſignatures.

M. DE BELVAL.

Nous les ſignerons ce ſoir... Pour Blaiſe & Babet... je ſuis bien fâché qu'ils me privent du plaiſir de les unir enſemble : mais, puiſqu'ils ont ceſſé de s'aimer, il n'y faut plus penſer.

(*Il parle bas à Mathurin.*)

JACQUES *à Alix.*

Not femme... Et les ménétriers, y as-tu ſongé ?

ALIX.

Ah ! je l'ai oublié... C'eſt q'j'ai tant d'tracas...

JACQUES.

Eh ben, va donc, va donc vîte.

ALIX.

J'y cours. (*Elle sort.*)

JACQUES, *en souriant, & bas à Delorme.*

La vlà partie, nous en voilà débarrassés : j'n'avons pu rien à craindre.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, *hors* ALIX.

LUCAS.

M. Blaise, j'vous remercions ben d'm'avoir rac'modé avec Lisette; sans vous, je n'serions pas mariés, & j'nous souviendrons toujours que j'vous devons ça.

BABET, *bas.*

Il n'aimoit pas Lisette... J'm'en doutois.

JEANNETTE.

Et moi donc, sans Mlle Babet, j'boudrions encore Nicolas.

(*Pendant ce petit dialogue, M. de Belval cause avec Mathurin, & regarde en souriant Blaise & Babet, qui paroissent fort affectés.*)

BLAISE.

Monseigneur, si vous avez la bonté de m'écouter, vous me sauverez la vie.

(*Dès que Blaise a parlé, il tourne le dos, comme s'il vouloit faire penser qu'il n'a rien dit à M. de Belval.*)

M. DE BELVAL.

Tu as donc quelque chose de bien important à me dire !... Je suis à toi dans un instant.

BABET.

Monseigneur, c'est fait de moi, si vous ne daignez pas m'entendre.

M. DE BELVAL.

C'est donc bien sérieux...Tout à l'heure, mon enfant.

DELORME.

Ayez pitié d'lui, not bon maître... Il se désespere le pauvre garçon.

M. DE BELVAL, *bas à Delorme.*

Emmene tout le monde, & tu rameneras ton fils quand je te ferai signe.

(*Delorme emmene tout le monde.*)

SCENE IX.

MATHURIN, BABET, M. DE BELVAL.

(*Babet est un peu écartée.*)

M. DE BELVAL.

MON ami, ils sentent leur faute; il ne faut pas les laisser souffrir davantage.

MATHURIN.

Quoi! Monseigneur, vous avez la bonté de descendre...

M. DE BELVAL.

Babet t'appartient. Blaise est un honnête garçon; &, quand il s'agit de faire des heureux, on ne doit rougir que d'en manquer l'occasion.

MATHURIN *sort.*

Ah, le brave homme!

M. DE BELVAL.

Eh bien, ma chere Babet... Pourquoi donc cette timidité!... Je suis l'ami de toute ta famille... Allons, allons, rassure-toi... Qu'as-tu à me dire?

BABET.

Monseigneur, puisque vous avez tant de bonté... D'abord... vous savez que j'sis brouillée avec Blaise.

M. DE BELVAL.

Je le sais.

BABET.

Vous savez... par après qu'not mariage est rompu.

M. DE BELVAL.

On me l'a dit.

BABET.

Et vous a-t-on dit aussi que j'aimois Blaise de tout mon cœur?

M. DE BELVAL.

Oui... Mais tu ne l'aimes plus; car, ce matin, tu l'as assuré à tes parens.

BABET.

Je le croyois.

M. DE BELVAL.

Est-ce qu'il n'en est rien?

BABET.

Non vraiment; car, depuis q'ma mere m'a défendu de penser à lui, je l'aime encore davantage.

M. DE BELVAL.

Mais pourquoi donc as-tu dit le contraire ?

BABET.

J'n'en ſais rien.

M. DE BELVAL.

Quel ſujet vous a brouillés ?

BABET.

J'n'en ſais rien.

M. DE BELVAL.

Sur quoi eſt venue votre diſpute ?

BABET.

J'n'en ſais rien.

M. DE BELVAL.

Voilà qui eſt fort clair... Et tu voudrois ſans doute te raccommoder avec lui ?

BABET.

Monſeigneur, j'voudrois q'ce fût lui qui s'rac'modât avec moi.

M. DE BELVAL.

Ah ! c'eſt dans l'ordre... Retire-toi pour un inſtant. Je me charge de tout ... & je ménagerai ton amour-propre.

BABET.

Grand merci, Monſeigneur. ... Ah ! (*En voyant Blaiſe*) le vlà qui voudroit vous parler... J'allons par-là bas... S'il y a de bonnes nouvelles ... vous n'aurez qu'à me regarder ... & tout de ſuite je me trouverai auprès de vous ... comme par haſard. (*Elle ſort.*)

M. DE BELVAL.

Comme par haſard... Son petit orgueil eſt d'une ingénuité ! ...

SCENE X.

M. DE BELVAL, BLAISE.

BLAISE.

MONSEIGNEUR ?

M. DE BELVAL.

Eh bien, mon ami, que puis-je faire pour toi ?

BLAISE.

Babet vient d'vous parler.

M. DE BELVAL.

Oui.

BLAISE.

Si al vous a dit qu'al n'm'aimoit plus... n'm'en dites rien, je vous en prie, ça m'f'roit mourir de chagrin.

M. DE BELVAL.

Eſt-ce que tu aurois encore de l'amour pour elle ?

BLAISE.

Eh vraiment oui, Monſeigneur.

M. DE BELVAL.

Cela vient donc de te reprendre ſubitement ?

BLAISE.

Ça n'm'a pas quitté.

M. DE BELVAL.

Mais pourquoi as-tu dit ſi haut que tu ne l'aimois plus ?

BLAISE.

Parce que je n'voulois pas avoir l'air d'aimer tout ſeul. Tenez, Monſeigneur, voyez ſi j'ai tort. Babet me dit hier au ſoir : Blaiſe, ne manque pas demain de v'nir au point du jour, j'attendrons, & j'te dirons queuque choſe qui t'f'ra ben plaiſir... Vous croyez ben, Monſeigneur, que j'n'y ons pas manqué.

M. DE BELVAL.

Oh ! je n'en doute pas. Eh bien ?

BLAISE.

Et bien, j'accours, j'arrive tout hors d'haleine, je r'garde de tous côtés... point de Babet. J'appelle... j'attends... point de Babet. Vlà que l'chagrin m'prend & que j'veux m'en aller.

M. DE BELVAL.

Et tu es parti ?

BABET.

Non, Monſeigneur ; je me ſuis aſſis ſous ſa fenêtre.

M. DE BELVAL.

Ah ! & Babet eſt-elle venue ?

BLAISE.

Elle eſt venue pour me gronder de ce qu'elle s'étoit fait attendre.

M. DE BELVAL.

Elle t'a grondé pour cela !

BLAISE.

Ah mon Dieu oui. Et puis elle tenoit dans sa main un bouquet ; j'voulus savoir quoiqu' c'étoit que c'bouquet : elle ne voulut pas me le dire. Moi, je lui montris ce ruban qui étoit pour elle ; mais je n'voulus pas l'dire non plus. Elle s'est fâchée ; moi, je me suis mis en colere ; elle a pleuré, & moi aussi. Et voilà comme nous sommes brouillés.

M. DE BELVAL.

Voilà ce qui s'appelle un sujet de dispute fort bien expliqué, un bouquet... un ruban... Cela est très-grave au moins : cependant... cela pourra s'arranger.

BLAISE.

Très-sûrement, je n'ai pas tort... Mais s'il faut pour nous rac'moder... convenir qu'al a raison... je n'demande pas mieux, Monseigneur, j'ai plus d'amour que d'orgueil.

(*M. de Belval fait signe à Mathurin d'amener Babet.*)

M. DE BELVAL.

C'est bien, mon ami ; c'est au plus raisonnable à céder.

BLAISE.

Monseigneur, Babet m'aime-t elle toujours ?

SCENE XI.

(*Mathurin amene Babet.*)

M. DE BELVAL, JACQUES, DELORME, MATHURIN, BLAISE, BABET.

M. DE BELVAL.

AH ! c'est à elle à te le dire.

DIALOGUE EN CHANT.

MATHURIN, *à Babet.*

Avance un pas.

BABET.

Je n'ose pas,

M. DE BELVAL, *à Blaise.*

Avance donc.

BLAISE.

Je n'ose pas.

M. DE BELVAL, *poussant Blaise.*

C'est se moquer, c'est une enfance.

MATHURIN, *à Babet, la poussant.*
Avance, avance.

BLAISE ET BABET,
Je n'ose pas, je ne puis pas.

M. DE BELVAL, *à Blaise.*
Tourne-toi tant soit peu, courage.

MATHURIN, *à Babet.*
Avance donc, encore un peu, courage.

BABET, *à Mathurin.*
A-t-il l'air ben touché ?

BLAISE, *à M. de Belval.*
Monseigneur, al' a l'air fâché ;
Al va me repousser, je gage.

M. DE BELVAL, *à Blaise.*
Je ne vois pas cela.
Elle rougit, bientôt elle s'attendrira.

MATHURIN, *à Babet.*
Il vient à toi, Babet, bientôt la paix se f'ra.

BABET.
Le feu me monte au visage

M. DE BELVAL ET MATHURIN.
Ne crains rien
Tout ira bien.

M. DE BELVAL.
Babet, je te réponds de Blaise ;
Jamais il n'eut d'autres amours

BABET.
Si j'fis la seul' qui lui plaise,
Eh ben, je l'aimerai toujours.

M. DE BELVAL.
Ah ! qu'ils sont intéressans !

DELORME ET JACQUES, *au fond du théatre.*
Quel embarras pour ces pauvres enfans !
Il seront bientôt contens.

MATHURIN.
Quel embarras pour ces pauvres enfans !
Ah ! qu'ils sont intéressans !
Ils seront bientôt contens.

(*A commencer de l'endroit*, SUR UN RIEN ME CHERCHER QUERELLE, *les deux amans, qui sont placés dos à dos, se regardent en cachette. Babet en badinant laisse tomber la main dont elle tient le bouquet du côté de Blaise. Blaise a l'air de jouer avec le ruban qui sort de sa poche ; il en laisse tomber un des bouts, & de*

l'autre s'en entoure la main. Babet prend le ruban par l'autre bout & s'en entoure aussi. Quand leurs mains se touchent, Blaise prend le bouquet : tous deux se retournent avec transport, se jettent dans les bras l'un de l'autre, & sautent de joie. Babet embrasse Mathurin. Blaise la main de M. de Belval.

BABET.

Sur un rien me chercher querelle !
Se fâcher pour un bouquet !
Le vlà le bouquet.

BLAISE.

Pour un ruban me croire infidele !
Le vlà l'ruban qui lui déplaît ;
C'étoit pour ma Babet.

BABET.

Pour moi l'ruban ?

BLAISE.

Pour toi l'ruban.

BABET.

Pour toi l'bouquet.

BLAISE.

Pour moi l'bouquet ?

(Ici Blaise prend le bouquet, & tous deux se tournent avec joie)

TOUS.

Ah, quel plaisir ! Ah, quel bonheur !
Ah, livrons-nous à sa douceur !
Aimez } avec constance.
Aimons }
Vivez } sans défiance.
Vivons }
Conservez } toujours dans { votre } ame.
Conservons } { notre }
Cette douceur,
Cette candeur ;
Et que l'adeur
Qui { vous } enflamme
{ nous }
Fasse toujours { votre } bonheur.
{ notre }

BABET.

Ah ! Monſeigneur, comment vous exprimer ! ...

BLAISE.

Not joie ... notre reconnoiſſance. ..

M. DE BELVAL.

Mes vœux ſont remplis, puiſque j'ai contribué à votre félicité.

(On entend la ſymphonie.)

J'entends des violons & des muſettes. Que veut dire ceci ?

JACQUES, DELORME, BLAISE ET BABET.

Nous allons voir c'que c'eſt, Monſeigneur.

(La ſymphonie reprend.)

(Ils ſortent & reviennent avec les autres.)

SCENE XII.

M. DE BELVAL, MATHURIN, JACQUES, DELORME, ALIX, BABET, BLAISE, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

CHŒUR.

C'EST la fête à Mathurin ;
Ce nom ſeul nous met en train.

ALIX.

J'demandons ben pardon à Monſeigneur, ſi, malgré l'rſpect que j'li d'vons, j'nous acquittons en ſa préſence d'un ptit devoir auquel je n'manquons jamais... Com' ç'que j'faiſons part du cœur ... ça paroîtra tout ſimple à notre bon maître.

MATHURIN.

Et ! jarni, c'eſt ma fête, j'n'y penſois pas.

M. DE BELVAL.

Ta fête, mon bon pere ! ... Je veux être le premier à te la ſouhaiter.

BABET. *(Elle partage ſon bouquet.)*

Monſeigneur, vlà la moitié d'mon bouquet.

M. DE BELVAL.

Sois auſſi heureux que tu mérites de l'être, & tu n'auras rien à deſirer.

MATHURIN, *voulant se jetter aux genoux de M. de Belval, qui l'en empêche.*

Ah, mon bon maître !

M. DE BELVAL.

Non, non, c'est assis, qu'il faut recevoir les hommages que l'on te rend avec tant de plaisir.

(*Mathurin s'assied.*)

CHŒUR.

C'est la fête à Mathurin ;
Ce nom seul nous met en train.

Je v'nons tretous de compagnie,
Pour vous offrir ces biaux bouquets;
Ils sont faits sans cérémonie ;
Mais c'est l' plaisir qui les a faits.

De l'amitié la plus sincere,
Pour vous j'avons les sentimens ;
En vous j' voyons le meilleur pere,
Et j' vous aimons com' vos enfans.

ALIX.

J' vous ferions ben un compliment,
On sait ben que c'est l'usage ;
Mais quand on aim' ben tendrement,
On le dit tout bonnement.
A la ville com' au village,
Le cœur n'a qu'un langage.

DELORME.

Puissions-nous dans cent ans
Venir de la même maniere
Vous offrir ces petits présens
D'une amitié sincere !

JACQUES.

Puissiez-vous, cher papa, dans cent ans
Nous tendre cette main si chere !
Ah ! la fête d'un si bon pere
Est celle aussi de ses enfans.

BLAISE ET BABET.

Cher papa, n' vous déplaise,
D'vous fêter j'som' ben aise.
Par vos enfans vous êtes prié
D'accepter cette fleur nouvelle ;
Elle peindra notre amitié :
C'est l'immortelle.

MATHURIN.

Mes enfans, mes chers enfans!... mes bons amis!...

TOUS.

Puissiez-vous dans cent ans
Nous tendre cette main si chere!
Ah! la fête d'un si bon pere
Est celle aussi de ses enfans.

M. DE BELVAL.

O, mes amis, quel spectacle touchant! Bon vieillard, ce n'est pas à ton rang que s'adressent ces hommages, c'est à tes vertus; il n'est pas d'homme qui ne voulût être à ta place.

ALIX.

C'est ben vrai, ça; mais aussi on n'en trouve pas beaucoup dans l'monde com'not bon pere, & vous, Monseigneur. — (*A Blaise.*) Puis je savoir à présent, Monsieur libartin, qui vous a parmis d'être bras dessus bras dessous avec ma fille?

M. DE BELVAL.

Ma chere Alix, ils sont raccommodés. Blaise n'avoit aucun tort. Il aime Babet plus que jamais, & je vous en réponds. Vous voudrez bien m'accorder la grace de ne rien changer aux arrangemens que j'avois pris pour leur mariage.

ALIX.

Ah! Monseigneur, dès q'vous m'en répondez, j'nons rien à vous refuser. Tout au contraire, c'est ben d'honneur que vous m'faites.

DELORME.

Et voilà Louis... & Louise!

TOUS.

Louis & Louise?

JACQUES ET ALIX.

Nos enfans?

MATHURIN.

Mon ptit Louis?

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LOUIS ET LOUISE, *se faisant jour à travers les paysans, en tenant son nouveau-né dans ses bras.*

ALIX ET MATHURIN.

MA Louise !

JACQUES.

Ma fille !

BABET.

Ma sœur, ma chere sœur !

LOUISE.

Vlà tout mon bouquet q'j'apporte. Bon jour à tout l'mond; bonne fête à not cher papa. Vlà mon ptit gas qui vient faire sa premiere visite.

MATHURIN.

Ce pauv' ptit !

ALIX.

Ce cher enfant ! . . . Monseigneur, je vous demande ben pardon.

JACQUES.

Femme, donne-le moi donc, que je l'baise à mon tour.

ALIX.

C'est étonnant com'il me ressemble !

JACQUES.

Et à moi donc !

ALIX.

A toi, à moi, à toute la famille.

MATHURIN, *reprenant l'enfant & le serrant contre son cœur.*

Vlà mes enfans, vlà mes ptits-enfans, vlà le fils de mes ptits-enfans... Vous avez ben raison, Monseigneur, j'sis un heureux pere.

M. DE BELVAL.

J'envie ton bonheur, sans être jaloux.

LOUISE.

Monseigneur, je n'vous avions pas vu.

M. DE BELVAL.

Je te fais compliment, ma chere Louise. Puisse ton fils ressembler à ses dignes parens !

LOUISE.

Ah ! Monſeigneur, il vous aimera autant que nous.

ALIX.

Méchante, c'eſt toi pourtant qui nous a écrit hier q'tu ne pouvois guere venir de plus d'un mois.

LOUISE.

Oh ! j'aimons à ſurprendre not monde.

MATHURIN.

Que j'tai d'obligation, mon ami ! . . . mes enfans, remerciez not bon maître qui vous donne chaque jour de nouvelles preuves de ſa bonté. Si vous ſaviez ce qu'il vient de faire pour nous ! . . .

M. DE BELVAL.

Mes amis, ne parlons que du plaiſir que vous avez de vous voir tous raſſemblés. . . Et vous... N'oubliez jamais le chagrin que la jalouſie. . .

BLAISE.

Ah ! Monſeigneur, j'n'en aurons plus.

BABET.

Oh pourça non, ça fait trop de peine.

FINALE.

CHŒUR.

Chantons l'himen, chantons l'amour :
Vous les fixez dans ce ſéjour,
Vive l'himen, vive l'amour.
Ils n'font plus qu'un dans ce biau jour.

M. DE BELVAL.

Déjà votre tendreſſe
A payé mes bienfaits.
Leur prix eſt dans l'ivreſſe
Des heureux que l'on fait.

CHŒUR.

Chantons l'himen, &c.

DELOBME ET JACQUES.

L'amour & la jeuneſſe
Sont faits pour le bonheur :
Mais pour vous plair' ſans ceſſe,
Gardez la même ardeur.

CHŒUR.

Chantons, &c.

LOUIS ET LOUISE.

D'la chaîne qui vous lie
Les nœuds vont se former ;
Pour être heureux dans la vie
Il n'faut que bien s'aimer.

CHŒUR.

Chantons l'himen, &c.

BABET, *au public.*

J'allons épouser mon ami Blaise :
Mais ce n'est pas tout, faut qça vous plaise.

BLAISE.

Blais' vous invite à v'nir ici.

BABET.

Babet aussi, Babet aussi.

BLAISE ET BABET.

Venez, r'venez-y, messieus
Je vous recevrons d'not mieux
Dans not petit ménage.

BABET.

Il ne sera pas jaloux de vous.
J'naurons de plaisir dans not mariage
Qu'autant que vous viendrez chez nous.

FIN.

Lu & approuvé pour l'impression. A Paris le 25 Juillet 1783.
Signé, SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris, ce 25 Juillet 1783. LE NOIR.